

Ambikapathy et Amaravathy

Une histoire d'amour tamoul très librement inspirée.

Dans le sud-est de l'Inde antique ou plus exactement dans l'ancienne terre dravidienne, au douzième siècle florissait le royaume des Chola, sous le règne du roi Kulothunga II. Le Chola Mandalam (Le Pays des Chola) a donné son nom à la côte de Coromandel. La capitale de cette prestigieuse, dynamique et puissante Dynastie entre le IXème et le XIème siècle donna le jour à la capitale Tanjavur où fut édifié un magnifique Temple appelé Brihadishvara. Entre le XIème siècle et le XIIIème siècle elle prit le nom de Gangaikondalapuram. Les Chola furent des remarquables inventeurs, bâtisseurs et des innovateurs dans le domaine de l'architecture, du bronze, des fresques, de la langue, de la science et de la littérature du monde tamoul. Ils se trouvèrent placés directement sous le regard vigilant du clergé hindou. Ils furent les premiers fondateurs du Conseil de Village, vote par bulletin mis dans une urne. Sous la pression d'un clergé dur, exigeant et d'un certain nombre d'Hindous orthodoxes le pouvoir politique et gouvernemental se trouva dans l'obligation de prendre la cruelle décision d'interdire l'accès aux Temples hindous et aux Conseils des Villages à leurs propres compatriotes et à leurs fidèles coreligionnaires considérés injustement, inhumainement, ignominieusement comme des « intouchables ». Un mot effrayant pris dans le contexte de l'Inde. Fort heureusement Dieu vit aussi bien dans tout véritable lieu de culte que dans l'âme de chaque être humain. Personne ne peut empêcher la puissance divine d'être propriétaire de toute âme humaine. Le cœur est humain. L'âme est divine. La vie est injuste disait l'écrivain Albert Camus.

Sur le sol de cette vibrante monarchie se déroula l'une des histoires d'amour que l'on pourrait qualifier d'inoubliable, de magnifique, surtout de tragique. De telles histoires, il est vrai, existent presque dans toutes les civilisations, dans toutes les langues et dans toutes les nations. Des romans, des poèmes et des chansons n'hésiteront jamais de mettre en exergue l'amour. La vie peut-elle avoir un sens sans la rencontre sur son chemin d'une grande, d'une brève, d'une insignifiante ou même d'une très banale histoire d'amour ? Chaque histoire possède la magnificence de son environnement culturel, religieux et historique. Une histoire d'amour est souvent fort simple au commencement. Personne ne peut prévoir sa fin. Elle peut être très conventionnelle, très compliquée ou très imprévisible. Elle peut déboucher sur une fin sans lendemain, une fin en harmonie, ou une fin d'un drame affreux.

L'histoire d'amour qui va être racontée ici commence ainsi : Il était une fois dans le Tamij-Nadou, un jeune poète du nom d'Ambikapathy et une jeune princesse du nom d'Amaravadhy. Bien chaleureusement, par ses proches, il fut appelé Ambika. Bien affectueusement, elle fut appelée Amara, par ses intimes. Il fut le fils unique du fort célèbre poète Kambar. Elle fut la fille unique du roi et la seule princesse du royaume. La mère d'Ambika comme celle d'Amaravadhy, malheureusement, sont absentes dans cette histoire. Sont-elles mortes ? Vécues cloîtrées ? Exilées ? A ces importantes questions les réponses restent évasives. L'âme d'Ambika si saine offrait toujours un de ces indescriptibles charmes à son visage. Sur celui si ravissant d'Amara aimait se reposer tout regard humain pour en savourer les délices, les mystères et les silences. Leur âme ressembla à leur visage. Le royaume du roi fut très célèbre, prospère et légendaire. La musique, la danse et la poésie continuaient à le rendre de plus en plus enviable, attractif et riche. Le roi s'occupa personnellement du bien-être de son peuple. Il savait qu'il était lui-même, comme tous ses sujets, incontestablement, un être humain mortel. Son peuple l'estima beaucoup. Le royaume se tenait solidement sur la ténacité de ses ministres, de ses artistes, de ses poètes et de ses militaires. Il est inutile de préciser ici qu'ils en furent les piliers magnifiques, massifs et indémontables. Les arts martiaux, les arts culinaires, les arts culturels resplendissaient comme dans un très beau jardin au milieu d'un grand parc.

Le poète royal, la danseuse royale, le chef d'orchestre royal et le chef des armées royales coexistèrent ensemble pour protéger, pour fortifier et pour faire rayonner cette nation dans le sud de l'Inde, dans le sous-continent indien et dans l'Asie.

Kambar se réjouissait de vivre dans l'amitié, dans l'estime et dans la protection du roi qui, sans trop trader, le sacra Kavi Sakraverthy, en français l'Empereur de la Poésie ou le Monarque de la Poésie. Le roi s'empressa de le faire entrer dans le cercle le plus restreint, le plus fidèle et le plus estimé de ses conseillers. Il existait également deux autres poètes très proches de l'Empereur : Ottakoothar et Sekkizkar. Ce dernier écrivit un traité religieux sur le Shivaïsme et il fut un incomparable dévot du Temple de Chidambaram dédié au Lord Nataraja ou Shiva dansant, un incomparable danseur cosmique qui ne cesse d'enseigner au monde que rien ne doit rester stationnaire, en d'autres mots, pour exister tout doit être en mouvement comme les cellules de notre corps. C'est vital pour la vie. La terre tourne autour du soleil pour rester en équilibre dans l'espace. Chidambaram qui se trouve à une soixantaine de kilomètres de Pondichéry est l'une des villes importantes dans le domaine historique, religieux et culturel du Tamij-Nadou (La région tamoule qui se trouve dans le sud-est de l'Inde). C'est un lieu de pèlerinage. La famille royale s'y rendait régulièrement. Kambar était un homme d'esprit et il aidait ses compatriotes à aimer l'humanité, la nature et la vie spirituelle. Le peuple le considérait comme l'âme de la poésie tamoule. Les nuages épais, sombres et laids de la jalousie d'un petit nombre de notables du royaume comme Ottakoothar et Sekkizkar et de certains ministres du roi croyaient pouvoir assombrir le ciel poétique de Kambar. Dans une grande maison située à cinq kilomètres du Palais du roi vivaient Kambar et son fils. Ils étaient conscients d'égrener des jours tout-à-fait agréables dans l'amitié de leurs concitoyens, dans la floraison de leur siècle et dans la confiance de leur roi. Pour lui tout allait pour le mieux du monde. Il n'avait peut-être pas une vie rêvée mais il était conscient d'avoir une vie où la joie était souvent plus présente que l'affliction. Comme poète il pensait que la vie sera toujours une insignifiante, fragile et minuscule barque en bois qui pourrait être renversée par les vagues redoutables et par le vent brutal d'une mer. Il était parfaitement conscient de la fragilité de la vie. Elle n'est jamais si agréable, si terrible non plus. Le roi très enchanté d'avoir Kambar comme le poète génial de son royaume lui confia le soin de traduire en tamoul le Râmâyana de Valmiki qui fut un grand et un célèbre poète de l'Inde des temps anciens et un érudit de la langue et de la littérature sanskrites. Le Ramayana est l'une des deux épopées de l'Inde millénaire. L'autre s'appelle le Mâhabharata. Rama et Sita sont les deux principaux héros et héroïne du Râmâyana. Leur amour fut digne digne du ciel et de la terre. Cet incomparable, immense et intéressant livre contient plus de vingt-quatre mille strophes de quatre vers. Le Râmâyana et le Mâhabharata sont les deux solides soubassements de la civilisation, de la mythologie et de l'histoire de l'Inde des temps anciens. Le Mâhabharata ou la grande guerre entre deux familles des divinités de l'hindouïsme, deux luttes fratricides. Les lettrés et les non-lettrés, même de nos jours, continuent sans se lasser à le lire, à l'étudier et à le commenter. C'est une source inépuisable qui alimente les ruisseaux, les rivières, les fleuves et les mers de la civilisation de l'Inde éternelle qui sans se lasser continue de regarder le présent et le futur du monde. Comme tous les livres anciens appartenant à toutes les anciennes, riches et toujours vivantes civilisations le Mâhabharata et le Râmâyana conservent dans leurs pages les pensées les plus pénétrantes, les plus subtiles et les plus utiles pour la compréhension du Temps. Il faudrait savoir les interpréter intelligemment, patiemment et ingénieusement. L'amour a toujours joué un rôle dans toutes les civilisations. Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) fut un excellent pilote d'avion, un tendre et un talentueux écrivain. Il ne s'était pas trompé en écrivant : « Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction ». Des centaines, des milliers de citations, de poèmes, de livres, de documentaires et de films sur l'amour existeront toujours dans le monde entier même dans les

coins les plus reculés de la civilisation dite moderne. L'être humain a besoin d'aimer et d'être aimé et surtout de se réfugier, de respirer et d'espérer dans les parois de l'amour qui fait partie de la vie. Le poète français Alfred de Musset (1810-1857), lui qui savait fort bien, à titre personnel, ce que c'est aimer, était convaincu que « La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve, / Et vous auriez vécu si vous aviez aimé ».

L'amour est un poème qui s'écrit, qui se lit et qui se chante à deux. Les amoureux sont des poètes qui invitent leurs semblables à vivre dans la puissance, dans la vibration et dans la cité du verbe aimer. Ils aident notre cœur à se glisser dans le corps du verbe aimer. Dans l'amour se trouve à la fois la voie du bonheur et également la route de la souffrance. L'amour qui dure est une fusion entre les rêves, les pensées et les serments de deux personnes qui s'étendent même sur une natte toujours propre et excitante pour faire l'amour. Les corps robustes ou fragiles restent brûlants comme au jour du tout premier baiser. L'amour mystique existe également. Les Saintes et les Saints catholiques, les Sadhous hindous ; les moniales chrétiennes, les moines chrétiens et bouddhistes prodiguent leur prière à Dieu. Leur cœur peut sentir Dieu. Ces femmes et ces hommes croient en Dieu, vivent dans la joie pour Dieu.

Les premiers instants de la rencontre entre Ambikapathy et Amaravadhy

Le mois de janvier accueille sans faute les Fêtes de Pongal, depuis des siècles. Tous les ans elles se déroulent dans la première quinzaine du mois de janvier. Elles sont au nombre de quatre: le treize janvier c'est le Bhogui Pongal. Ce jour-là on brûle les choses anciennes, inutiles et abîmées et on nettoie de fond en comble la maison. Le quatorze janvier c'est le Thaï Pongal qui est propice aux heureux événements et qui honore notamment la moisson. De très bon matin dans les chaumières comme dans les palaces les femmes et parfois les hommes font à l'intérieur et à l'extérieur de leur maison des kolams(décorations, dessins, illustrations) avec de la poudre blanche ou colorée avant de faire bouillir du lait de vache frais avec du sucre brun, du riz, des raisins et des noix d'acajou dans un pot en aluminium ou en argile acheté la veille. Quand tout ce mélange déborde on crie : Pongalô ! Pongal ! Elle est considérée comme la fête principale des Tamouls qui continue d'être célébrée avec le faste d'une grande cérémonie dans le Tamij-Nadou et dans la diaspora tamoule à travers le monde. Le quinze janvier c'est le Mattou Pongal qui honore la faune et la flore, surtout les vaches et les bœufs. Le seize janvier c'est le Kanoum Pongal qui signifie « à voir » ; c'est le jour où l'on rend visite à la famille et aux amis dans le seul but de lui et de leur présenter ses meilleurs vœux puis avec ses bonnes et belles dents, même avec ses dents fatiguées, fragilisées on mâche tranquillement de la canne à sucre et on se délecte de la pâtisserie indienne. Des jours exquis !

Le quatorze janvier Le roi invita au Palais les membres très proches de sa famille, les Poètes Kamar, kootakootar et sekkizkar ; le Premier Ministre Chandirane et sa coquette épouse Dévika et le Général commandant en chef des Armées Viraperoumal et sa charmante épouse Kannegui. En tout moins d'une quinzaine de personnes. Il avait l'habitude d'inviter les autres personnalités et ses autres Ministres avec leurs belles épouses le seize janvier. Dans une immense salle richement décorée pour l'occasion, le Premier Ministre se fit un plaisir d'accueillir les invités du roi. Une table longue et large recouverte par une belle nappe en soie accompagnée des chaises élégantes et confortables se trouvaient au milieu de la salle. Le roi occupa seul la place d'honneur au bout de la table et le Chef du Gouvernement s'en contenta de l'autre bout. Les servantes et les serviteurs dans leurs vêtements d'apparat commençaient à leur servir sur des feuilles de bananier d'un vert éclatant des plats végétariens uniquement, typiquement et délicieusement tamouls : des idlys, des ouloutomvadaïs et des massalavadais accompagnés des chatnys sucrés ou pimentés, du pongal, du rassam, du sambar, du thenga ouroukaille et du malatta ouroukaille. Ce n'est pas du charabia. C'est du tamoul. En français ? La traduction fera perdre à ces mots leur rapidité.

Le païassam ou le dessert tamoul devait être servi par la princesse ; c'est une tradition instaurée par le roi lui-même. Ambikapathy qui venait de fêter ses dix-sept ans était assis à côté de son père. Une servante à la main avec un seau en argent rempli de cet indispensable succulent païassam se déplaça doucement derrière Amaravadhy qui, il est utile de le préciser maintenant, dans deux mois, aura quinze ans. Drapée dans un sari et un corsage cousus en fil d'or et dotée d'un lumineux sourire elle parut comme un ange tombé des cieux. Avec une petite louche en or elle puisa le délicieux païassam dans le seau puis le déposa très poliment sur la feuille de bananier qui se trouvait dépliée devant chaque personne. En arrivant devant Ambikapathy elle se trouva plongée dans un émerveillement...elle resta quelques secondes immobile, intimidée et sans voix. Son regard convergea vers Ambikapathy. Le regard de ce dernier capta celui d'Amaravadhy. Tous les deux, malgré eux, furent propulsés dans le mutisme magnétique de l'amour. Cela dura vraisemblablement juste quelques secondes. Mais pour Amaravadhy et pour Ambikapathy ce dialogue sans parole entre leurs yeux parut fort long. Les yeux d'Amaravadhy furent semblables à ceux d'une biche égarée dans une forêt : séduisants, étincelants et même envoutants. Le Kavi Chakraverthy en fut témoin, malgré lui. Il grava dans son cœur cette première douce étincelle entre son fils et la princesse.

Un an après.

Un après-midi du dix-neuf janvier. Il est seize heures. Les Fêtes ont pris fin. C'est l'hiver dans le sud de l'Inde, c'est-à-dire, il ne fait pas tellement chaud. Disons un temps passablement agréable, le soleil brille dans toute sa majesté. Sous la voûte de son Vasantha Mandapam ou Salon du Printemps le roi attend son ami Kambar, assis sur un somptueux sofa à quatre dossiers et à cinq coussins. Sur les murs de son salon sont accrochés artistiquement les portraits de ses illustres ancêtres peints par les plus grands artistes de son royaume. Des magnifiques énormes pots de fleurs de différentes couleurs se chargent de décorer et de parfumer le salon. Des somptueux chandeliers à cinq branches avec leurs bobèches pas encore allumés attendent la nuit. Des tapis colorés tentent de rendre étincelant le sol. L'un des officiers supérieurs frappe à la porte du salon. La voix grave et autoritaire du roi se fait entendre dans tout le salon : Entrez ! Il entre puis la main droite posée sur le front il salue, comme tout bon militaire, très respectueusement son roi puis il psalmodia à haute voix les mots suivants : Sire, permettez-moi de vous annoncer l'arrivée de notre Kavi Chakraverthy. Le roi lui demande de le faire entrer. Kambar entre tout souriant et le militaire haut gradé fait demi-tour avec précaution puis referme derrière lui la porte.

Le roi toujours assis lui dit : Mon cher ami soyez le bienvenu. Le poète, les deux mains jointes posées sur la poitrine couverte par un châle en coton, le salue et lui répond : Sire, pour moi c'est toujours un honneur et un plaisir de vous rendre visite. Le roi lui demande de s'asseoir en lui montrant le sofa identique au sien qui se trouve en face de lui. Tous les deux sont assis très confortablement. Le roi entame la conversation : C'est pour la première fois, je le pense, que nous nous rencontrons pour parler d'une affaire strictement personnelle et surtout ce jour-ci elle concerne nos deux familles. Oui Sire, avant, tous les deux, nous aimions parler de la poésie, de la philosophie, de la théologie, des affaires politiques et religieuses mais...Le roi reprend la parole : aujourd'hui nous nous retrouvons pour parler de l'avenir de nos enfants qui nous sont si chers, n'est-ce-pas ? Oui Sire, lui répond le poète d'un air satisfait accommodé à un sourire courtois, plutôt un sourire de circonstance. Le roi, sans prendre toutes les précautions d'usage entre dans le vif du sujet. Vous n'ignorez pas, mon cher ami, que je vous estime beaucoup ainsi qu'Ambika. Vous savez aussi bien que moi que l'amitié ne va pas sans estime. Au nom de notre amitié parlons ouvertement, librement et courageusement de votre fils et de ma fille qui sont en train d'écrire ensemble leur propre histoire d'amour. Ils ont l'âge d'aimer. Ils ont le droit d'aimer. Ils ont le pouvoir d'aimer. J'en conviens. Sous le ciel de notre royaume l'amour n'est pas interdit. Personne ne doit ni critiquer, ni condamner, ni

interdire leur amour. Comblé par les paroles si sincères du roi le poète lui répond qu'il est parfaitement en symbiose avec lui. Soudain le sourire sur le visage du roi disparaît. La crispation commence à planer sur son visage. Un silence inimaginable prend possession du salon. La voix toujours aussi grave du roi rompt ce silence indésirable. Vous savez cher poète je ne condamne pas cet amour mais je ne peux pas non plus le reconnaître. L'amour est une chose, le mariage en est une autre, disait je ne sais plus quel écrivain, ou quel poète de notre pays ou d'un pays étranger. Peu importe ! Ma fille en tant que princesse ne peut épouser qu'un prince qui deviendra un jour un roi. Pour la survie de notre royaume ma fille est obligée d'épouser un prince ou un jeune roi d'un autre royaume. Ainsi notre royaume survivra. Je n'ai pas le droit de le livrer à la dérive. C'est pourquoi je vous demande d'ordonner à votre fils de mettre fin à ses relations sentimentales avec ma fille. Rassurez-vous que je ne prononce pas ces mots sans réfléchir. Ils sont le résultat de mes réflexions très approfondies.

Le poète, très calmement, lui répond : Sire, je vous comprends parfaitement bien. Je sais que vous êtes un homme de la sagesse, de la compassion et de la bonté. Nous pouvons critiquer, interdire et condamner cet amour. Aurions-nous en notre possession tous les moyens efficaces, humains et philosophiques pour les empêcher de s'aimer ? Les conséquences de l'interdiction pourraient être catastrophiques pour eux comme pour nous. Je parle comme les poètes du monde entier qui ont toujours chanté, protégé et glorifié l'amour. Il ne faudrait jamais chercher à détruire un amour comme celui de nos enfants. Il est mélodieux comme le chant d'un rossignol au printemps, Il est glorieux comme le ciel tout bleu en été, il est majestueux comme tout véritable jardin en automne, il est silencieux comme un champ de riz en hiver.

Le roi reprend la parole : Je pense comme vous...

On frappe à la porte. Entrez ! c'est la voix grave du roi. C'est le poète Ottakoothar qui entre. Le même officier de haut rang se charge de refermer la porte. Le roi ne bouge pas. Kamar se lève pour accueillir le poète qui, tout le monde le sait, le considère comme son rival. Le roi s'empresse de lui dire : Nous sommes très heureux, tous les deux, de vous avoir, cher ami, parmi nous. Il l'invite à s'asseoir à côté de lui. Tous les trois sont confortablement assis. La conversation à trois démarre sereinement.

Le roi : Nous sommes réunis aujourd'hui pour résoudre ensemble un problème très grave qui risque de secouer fortement notre royaume. Vous êtes au courant, je le pense, de l'histoire d'amour qui est en train de se dérouler entre Ambikapathi et Amaravadhi. Soyons unis pour trouver le plus rapidement possible une solution qui donne satisfaction à tout le monde. J'ai toujours été pour la construction et non pour la destruction. Ne blessons personne. N'oublions pas que nous avons le devoir de protéger tous les habitants de notre royaume.

Le poète Ottakoothar : Sire, je suis très honoré de participer à cette réunion très privée... Depuis un certain temps je sais que la princesse Amara, votre fille et Ambika le fils de notre cher poète Kamar marchent ensemble, main dans la main, sur le chemin de l'amour. Leurs vies se sont entremêlées. Ils savent qu'on ne badine pas avec l'amour et que l'amour peut aussi bien construire ou détruire un couple. Avant d'entamer leur histoire d'amour ils avaient négligé de penser à leurs familles respectives. L'amoureuse est une princesse, en d'autres mots, une future reine. L'amoureux est un poète, disons pour être poli qu'il est le fils de notre fort célèbre poète national. L'amour n'est pas interdit entre une fille de sang royal et un fils d'un roturier tout à fait respectable, estimable et honorable. Tout devient compliqué dès qu'il s'agit de marier une princesse à un modeste citoyen. Les mariages sont-ils tolérables, entre les classes ? entre les castes ?

Le Poète Kambar : Oublions les classes et les castes, je vous en prie. Je suis farouchement opposé, comme vous le savez, à la division des êtres humains entre eux. Les classes et les castes furent inventées par une puissante petite minorité de personnes qui voulaient dominer une immense majorité de personnes. Elles fragmentent notre société. Elles nous enferment dans des compartiments. Ainsi nous perdons la volonté de vivre ensemble. Seule l'union fait la force. En étant divisés comme nous le sommes l'Inde deviendra, un jour, un pays conquis par des puissances étrangères qui, elles, seront très unies et fortement bien armées pour anéantir notre liberté, notre indépendance et notre souveraineté. A l'aube de la civilisation indienne, ne l'oublions pas, il n'y avait que quatre castes pour maintenir la société dans une parfaite harmonie. La caste des intellectuels et des prêtres ; la caste des guerriers et des protecteurs de la vie sociale ; la caste des commerçants, des hommes et des femmes d'affaires ; la caste de tous les autres métiers. Il n'existait ni de hautes castes, ni de basses castes, ni de castes intermédiaires. Les castes devaient et doivent s'entraider entre elles. C'était leur rôle primordial. Surtout il n'existait pas la caste des êtres éjectés cruellement de la société comme des « intouchables ». Je crois en Dieu. Dieu n'a inventé ni les classes, ni les castes et ni les superstitions parce qu'elles broient ignoblement la dignité humaine. Je me réfugie dans les écrits sacrés de ma religion de mes ancêtres hindous qui me conseillent, m'ordonnent et me demandent d'ignorer les castes et les classes. Elle m'invite comme une mère à respecter tout être humain dans lequel reste éveillée une âme. Toute âme humaine est habitée par la puissance divine. Toute l'humanité est digne de la terre comme du ciel. Dieu est Amour. Il n'est pas l'inventeur de la haine qui se parade aujourd'hui dans les discours haineux, dans les injustices sociales et dans les relations humaines. La haine divise. L'amour réunit. L'homme est fier. Dieu est humble.

Le roi : Je suis entièrement d'accord avec notre Kavi chakravathy. Je m'insurge contre le système des castes. Etant à la tête d'une Monarchie comme la nôtre je ne peux pas tolérer la différence entre les citoyennes et les citoyens. A mes yeux tous les habitants de mon royaume sont égaux entre eux. Aucune inégalité entre la femme et l'homme. Ni des êtres supérieurs, ni des êtres inférieurs, ni des êtres intermédiaires ne devraient exister sous le ciel harmonieux de notre patrie. Je ne suis pas favorable au mariage entre Ambikapathi et Amaravadhi uniquement dans le but de sauver l'Etat et non pas à cause, malheureusement, de l'existence des castes dans notre société. Un Etat, quel qu'il soit, doit être gouverné par un homme ou par une femme qui vient du sérail du monde politique, du milieu militaire ou d'une famille très riche. Moi-même, dès mon adolescence, j'avais été initié par mon père et par ses ministres expérimentés à la science politique et j'avais été entraîné au maniement d'armes par les meilleurs généraux, les officiers et les soldats de nos Forces Militaires. Comme tout responsable gouvernemental j'ai chargé les hommes et les femmes ayant des compétences dans le domaine artistique, dans le domaine militaire, dans le domaine social et dans le domaine politique de former ma fille.

Kambar : Sire, je vous ai écouté en vous prêtant toute mon attention. Je reconnais que mon fils n'a pas été initié au maniement d'armes à l'intérieur d'une caserne mais dans son adolescence et dans sa prime jeunesse il s'était entraîné aux arts martiaux auprès d'excellents maîtres d'armes. Grâce à ses nombreuses lectures et en nouant des relations suivies avec les yogis, les scientifiques, les maîtres spirituels, les musiciens, les danseurs et les philosophes de notre pays ainsi que ceux de certains autres pays étrangers il a appris des choses importantes, nécessaires et utiles pour mieux comprendre la politique, la diplomatie, l'économie, l'histoire, les littératures tamoule et étrangère, la philosophie, la théologie et les religions.

Le roi : Cher maître Kambar, je sais que vous avez très bien élevé votre fils. Vous êtes un très bon professeur. Je le sais puisque je fus votre élève. J'ai appris maintes et maintes excellentes choses auprès de vous. Elles sont encore utiles dans ma vie de citoyen et de souverain. Je comprends votre cœur qui est

celui d'un père qui aime, estime et protège son fils. Vous devriez également comprendre le mien. Il est aussi paternel que le vôtre. Je n'ai qu'une fille. Mon rêve, mon espoir et mon devoir soufflent dans son esprit. Elle me remplacera un jour sur le trône. Elle doit avoir comme mari un prince héritier ou un jeune officier supérieur ou un fils d'un très riche commerçant. Je ne pense pas vous blesser en disant que votre fils n'est qu'un jeune homme, certes fils d'un éminent poète, qui sait composer d'excellents poèmes. Ils sont admirables, élogieux et incomparables. Je sais tout cela. Je suis obligé de vous dire qu'Il n'est pas à la hauteur où respire ma fille, je voulais dire à la hauteur où respire la dynastie des Chola.

Kambar (Son visage devient extrêmement contrarié) : Sire, je vous demande la permission de prendre congé de vous.

Le roi (Reste toujours assis) : J'espère vous revoir ici très et très prochainement, mon cher ami Kambar.

Kambar se retire. Le roi reste seul avec le poète Outtakkouttar. Ils se regardent mutuellement sans chercher à ouvrir la bouche. A son tour le poète Outtakkouttar se lève et demande poliment l'autorisation de prendre congé de lui. Le roi hoche la tête et reste assis quelques instants puis se lève et marche vers ses appartements privés.

Ambikapathy et Amaravady dans un jardin.

La soirée va bientôt terminer sa course. La nuit va ouvrir sa belle toile à la lune, aux étoiles et aux nuages clairsemés. Les deux tourtereaux sont assis au pied d'un jeune banyan qui se tient majestueusement sur une surface couverte de gazon. C'est leur lieu de rendez-vous. Amara vient de prendre dans ses bras agiles, tendres et chaleureux Ambika. Le visage de ce dernier s'appuie sur les seins encore protégés par le corsage de sa bien-aimée. Ils s'embrassent voluptueusement. De plus en plus leurs baisers se multiplient à une cadence inimaginable. Leurs caresses semblent être plus nombreuses que toutes les fleurs du jardin. Elle mord tendrement les lèvres d'Ambika. A son tour, il savoure délicieusement celles d'Amara. Leurs charmantes lèvres conserveront durant des heures les douces blessures grignotées délicieusement par leurs dents. Rien n'existe plus pour eux. Seuls leurs sublimes instants restent figés. La brise se sent utile en offrant de la fraîcheur à leurs deux corps devenant de plus en plus brûlants. Ils sont loin de tout. Leur cerveau non encombré par les choses de la vie ne peut, ne veut et ne souhaite plus fonctionner. Ils vivent leur présent si suave dans un éternel silence émerveillé. L'obscurité commence à s'installer sous un ciel finement ciselé, embelli et éclairé par les astres de la nuit. Ils s'allongent sur les herbes fines, vertes et tièdes. Tous les deux ont toujours leurs vêtements sur eux sauf les seins radieux, brillants et voluptueux d'Amara qui se sont libérés de son corsage. Maintenant c'est Ambika qui tient tendrement dans son bras gauche Amara. Sa main droite ne peut s'empêcher de palper, d'explorer et de caresser délicieusement le visage, le corps et les seins d'Amara. Les baisers, les caresses et le bruissement de leurs mots frémissants transportent leur imaginaire dans un monde bien connu des amantes et des amants désirant ardemment se perdre dans le tourbillon du désir. Les heures bougent discrètement comme les nuages, la lune et les étoiles dans le ciel. Elles ne peuvent pas s'arrêter. Les secondes sont les cellules du temps. Elles avancent posément mais elles avancent toujours. Personne ne peut arrêter le temps qui ne sait pas reculer. Son amie et sa confidente Kamaladévi qui était assise au seuil d'un petit Temple dédié au Lord Mourouga en les laissant vivre leur amour accourt vers eux pour leur dire qu'il est l'heure de rentrer. Après un dernier baiser prolongé, Amara décide de rentrer chez elle avec sa fidèle amie. Ambika rentre chez lui tout seul. Leurs pensées les plus intimes, les plus subtiles et les plus indescriptibles restent toujours étroitement liées entre elles. Elles n'oublieront pas, de leur tenir compagnie, comme les nuits précédentes.

Le poète Kamar attend son fils dans un salon éclairé timidement par deux grandes lampes à huile. Il est assis sur une chaise en rotin qui ressemble à un fauteuil. Ambikapathy rentre et lui présente respectueusement, à l'indienne, ses salutations filiales en s'inclinant devant lui avant de lui toucher les pieds avec sa main droite.

Le poète Kamar : Que tu sois béni mon cher fils, je tiens à te parler d'une très chose quasiment importante.

Le père tutoie son fils. Le fils vouvoie son père. Tous les deux respectent les traditions familiales.

Ambikapathy : Mon cher père, je suis et je serai toujours à votre entière disposition.

Il prend place sur une chaise en bois qui se trouve devant son père.

Le poète Kamar. Mon bien aimé Ambikapathy, aujourd'hui j'ai eu une très longue, franche et indispensable conversation avec le roi. Nous avons parlé à cœur ouvert comme deux pères. Il pense que les relations entre toi et sa fille ne doivent plus continuer. Il faut mettre fin, le plus vite possible, à votre idylle. Le roi ne t'acceptera jamais comme gendre. Il est avant tout un roi. Il attend un très beau parti pour sa fille. Il a la fierté d'appartenir à un monde qui n'est pas le nôtre. Il m'a fait comprendre très agilement que son milieu social et le nôtre ne sont pas faits pour des unions matrimoniales. Il est convaincu que chacun doit rester à sa place.

Ambikapathy : Mon très cher père, je saisis parfaitement la position du roi mais je récusé de la cautionner, de la critiquer ou de la commenter. Tout roi qu'il est, il ne peut pas comprendre les sentiments inébranlables qui se sont tissés entre sa fille et moi. Nous nous aimons. Nous sommes convaincus que l'amour est notre seul, unique et inestimable bien. Nous nous aimons sans se référer à nos origines familiales, à nos textes religieux et à certaines lois de notre gouvernement.

Le poète Kamar : Personnellement je ne critique pas, je ne condamne pas et, surtout, je ne méprise pas votre amour. Tous les deux, vous avez la jeunesse, le temps et l'âge pour aimer. Vous avez décidé ensemble de le conjuguer au présent et au futur. L'amour forme l'homme. Vous avez parfaitement raison d'aimer. Je m'en réjouis.

Ambikapathy : Mon vénérable père, votre compréhension, votre soutien et votre affection sont nécessaires à Amaravathi et à moi. L'opinion désastreuse des autres nous importe peu. Nous aimerions devenir mari et femme avec votre bénédiction et avec celle du père de la fille que j'aime de toutes les forces de mon âme.

Le Poète Kamar : Avant de penser au mariage tu devrais fortifier, sanctifier et glorifier votre amour. L'amour est un édifice qui se construit avec notre sang, notre cœur, notre volonté, nos pensées, nos rêves et parfois même avec nos illusions. Les premiers instants, les premières heures, les premiers mois d'un amour peuvent être formidables mais il est difficile d'esquisser son parcours... Il est tard, vraiment tard Ambikapathy. Allons dormir ! Nous en reparlerons demain ou un autre jour qui ne sera pas tellement loin.

Le Poète Kamar se dirige vers sa chambre à coucher. Ambikapathy s'empresse de rejoindre la sienne. Comme d'habitude avant de s'endormir il relit quelques pages du livre de Valmiki le Râmâyana, traduit en tamoul par son père. Il se met au lit et vite il s'endort. Juste quelques minutes après il est plongé dans un profond sommeil qui l'entraîne dans le décor magique d'un très beau rêve : Ambikapathy et Amaravathy sont mari et femme. Après leur belle nuit de noces ils sont en pleine lune de miel. Ils traversent un bois

de manguiers situé loin du vacarme des villes. Un cadre environnemental pour passer des vacances surtout très prisé par les jeunes mariés et par les couples qui sont toujours restés très épris l'un de l'autre. Ils se retrouvent incognito loin de la ville dans un lieu où la température n'atteint jamais celle de la forte chaleur de l'été indien. Des manguiers portant des fruits mûrs sont présents sur leur chemin. Ambika cueille une mangue bien jaune et très parfumée. Il l'offre à sa femme qui l'accepte en souriant. Au pied d'un manguiers ils s'installent pour la déguster. Avec ses beaux, longs et brillants ongles de la main droite elle l'épluche sans se précipiter avant de la lui tendre très amoureusement. Il lui demande de la croquer la première. Ses yeux de gazelle lui font comprendre que c'est non. Sans insister il en croque un tout petit morceau puis à son tour elle porte ses dents sur le morceau croqué. Elle allonge ses jambes et elle le prend dans ses bras pour l'embrasser follement. Le ciel avec les étoiles et avec la lune se fait un plaisir d'éclairer leur nuit d'amour. Elle l'embrasse en mordant voluptueusement ses lèvres tout en lui passant les doigts de sa main droite dans ses cheveux puis en lui caressant et embrassant son torse. Il en profite pour la renverser dans le but de s'étendre sur elle. Les vêtements sur leurs corps deviennent de plus en plus chauds. Il ne faut surtout pas les deviner comme Adam et Eve nus dans leur jardin paradisiaque. Tous les deux étant d'origine tamoule ne peuvent pas se libérer de leur très stricte éducation familiale. Malgré leurs désirs ardents, malgré leurs corps brûlants, malgré leurs sueurs érotiques ils récusent de faire l'amour. Ils vivent dans un siècle où la pudeur, la morale et la religion sont les piliers de leur culture. Leurs caresses, leurs baisers, leurs gestes tendres se succèdent à un rythme effrayant. Impossible de les compter. Le silence n'est rompu que par le bruissement de leurs mots qui sont les ondoiements produits par la puissance de leur amour, par la vibration de leur passion, par la fusion de leur libido. Bref, sans être tout-à-fait nus, ils sont en train de faire de la gymnastique artistique Le Kama Sutra, ouvrage du sage indien Vatsyayana sur les préceptes, sur les techniques et sur les érotismes de l'amour n'était pas interdit en Inde. Il aurait vécu dans le nord de l'Inde entre la fin du IVème siècle et au début du Vème siècle. A l'époque la sexualité et la spiritualité n'étaient pas séparées. Une sexualité très bien maîtrisée, honorée et respectée fut très bien acceptée par la société. Une sexualité extrêmement éloignée de l'orgie, de la beuverie et de la ripaille. Une sexualité saine dans une vie saine. Les personnes, femmes et hommes, qui se retirent du monde de leur plein gré ont extirpé les pulsions, les exigences et les sensualités de leur chair. Ambika et Amara sont dans un état où tout semble loin d'eux. Soudain l'œil vigilant d'Ambika aperçoit un serpent qui fonce sur eux en rampant à une vitesse vertigineuse. Il pousse brutalement Amara loin de lui, sans la blesser. Effrayée, elle pousse un cri. Il casse une branche de l'arbre...Il quitte brutalement son sommeil et son rêve tout en bredouillant : cours Amara, cours vite mon amour, cours très vite ma chérie, c'est un naja, un serpent venimeux. Réveillé par l'angoissante voix de son fils, tout affolé, en marchant à grands pas le Poète Kamar arrive dans la chambre de son fils. Il est deux heures du matin. Il lui demande paternellement en retrouvant son calme : As-tu fais un cauchemar, Ambika ?

Ambika agité lui fait part de son rêve. Père et fils ne veulent pas regarder ce rêve comme un mauvais présage. Tous les deux sont poètes. Dans l'aquarium de leur cœur nagent tous les rêves bons et mauvais de la terre. Leur esprit est poète avant tout. Leur esprit éclairé les éloigne de toutes les superstitions.

Le roi se rend au Temple de Shiva à Chidambaram avec sa belle-sœur Thiroumadi(Madame) Kalairani qui est la sœur cadette de sa défunte épouse. Une charmante belle et jeune femme très courageuse. Elle est l'épouse de Thirouvallar(Monsieur) Kodisvarar Koumar l'un des milliardaires du royaume. Elle est âgée à peine de trente ans, considérée par ses proches comme une seconde mère d'Amaravadhy. Cette dernière l'a toujours appelée maman au lieu de chitta (tante en tamoul). Le roi est un homme très croyant, pratiquant et tolérant. Il adore visiter les Temples, particulièrement les plus célèbres d'entre eux. Il

respecte les autres religions qui sur sa terre continuent de vivre harmonieusement à côté de la sienne. C'est un vendredi. Un jour dédié à la vie religieuse des Hindous. Le Temple est inondé par l'arrivée des milliers de pèlerins et par la lumière des centaines de lampes à huile dont certaines sont grandes et d'autres toutes petites toutes très artistiquement décorées. Elles sont soit en or, soit en argent, soit en argile. Elles sont un régal pour l'œil et pour la prière des fidèles et pour la saine curiosité des visiteurs. Après avoir présenté des bananes, des noix de coco, des feuilles de bétel, de la pâtisserie tamoule tout d'abord au Lord Ganesh (représenté avec une tête d'éléphant, Divinité de la sagesse) puis au Lord Shiva et au Lord Mourouga, après avoir prié, médité, chanté et allumé des minuscules morceaux du camphre devant les Divinités de l'hindouisme tamoul, après les avoir remerciées le roi se dirige avec Thiroumadi Kalairani et avec les personnes chargées de leur protection vers une grande et charmante maison dont le toit est couvert de feuilles de cocotier séchées. Dans l'une des grandes pièces de cette maison attendent Thirouvalar Vengatteramane et sa tendre épouse Thiroumadi Tamijarassi qui ont un fils aîné appelé Anebajagane, âgé de dix-huit ans. Ils ont également deux autres filles et un fils cadet. Après les salutations d'usage tous les quatre entament une conversation de la plus grande importance. Ils sont réunis pour parler du mariage d'Amaravadhy et d'Anebajagane. Il est l'un des jeunes officiers de l'Armée royale et doté d'un charme exquis. Ses parents appartiennent à la plus ancienne et à la plus haute aristocratie, de surcroît à l'une des plus grosses fortunes du royaume. Un gendre idéal pour la gloire du roi, un mari taillé sur mesure pour la fille du roi, un conjoint espéré pour l'héritière du roi. Anebajagane n'a encore pas rencontré Amaravadhy. Avec ses proches, ses serviteurs et les officiers chargés de sa sécurité le roi rentre chez lui. Il est satisfait d'avoir rencontré et négocié le mariage de sa fille. Il n'a pas jugé utile de demander le consentement de sa fille. Dans son royaume les mariages d'amour sont extrêmement rares pour ne pas dire quasiment inexistantes, les mariages sont tous arrangés par les parents, par les proches et par les amis.

Le roi et sa fille sont dans le salon familial

Le soleil est déjà levé depuis une heure, père et fille sont debout face à face dans le salon strictement réservé pour les très proches membres de la famille royale. Un silence glacial plane sur eux. Le roi n'a pas l'air d'être à l'aise. Il est agité. Il a perdu son agréable sourire habituel. Il constate que sa fille a la mine d'une personne qui vient de passer une nuit blanche. Son visage est assombri par les larmes et son corps est dénaturé par les douleurs morales. Il est triste de voir sa fille dans cet état. Il prend la décision d'ouvrir le dialogue avec sa fille.

Le roi : Ma très chère enfant, l'adorable princesse de mon cœur, j'aimerais te voir prochainement comme épouse de ce sympathique garçon qui est le fils des personnes que nous connaissons et apprécions bien.

Amaravadhy : Mon très cher père, comment pourriez-vous me parler déjà de mon futur mari ? Sans avoir obtenu mon consentement vous avez commencé à négocier mon mariage. Je vous ai déjà dit que mon cœur est habité depuis longtemps par Ambikapathy. Je ne peux ni aimer, ni épouser un autre homme que lui. Je ne peux ni l'oublier, ni m'éloigner de lui, ni briser notre amour. Votre souci de père concernant mon avenir comme femme bien mariée, je le comprends fort aisément. Laissez-moi vous dire de nouveau que je n'épouserai que lui. Sans lui je préfère vivre célibataire auprès de vous sinon permettez-moi de me retirer dans un ashram. Je serai aussi heureuse avec vous dans ce palais que dans le cloître d'un monastère hindou ou bouddhique. Ne m'obligez surtout pas d'épouser un homme que je n'aime pas. Je vous en supplie. Le mariage est une union librement consentie entre deux êtres qui ont comme but de réaliser le même rêve, la même ambition et la même volonté de réussir dans la vie princière ou roturière.

Le roi : Jamais de ma vie je te pousserai dans les bras d'un homme qui n'est pas de ton choix et qui n'est pas digne d'habiter ton cœur. Tu peux en être sûre et convaincue. Je te demande juste de choisir un mari qui sera à la hauteur de procurer d'abord de la joie à toi puis à ton père qui t'adore...Tu le sais. Un mari qui répond correctement aux lois, aux exigences, aux traditions de notre famille, de notre milieu social, de notre généalogie familiale.

Amaravarhy :

J'apprécie l'intelligence de votre cœur, mon adorable père. Pourquoi ne me permettez-vous pas d'épouser l'homme que j'ai choisi ? Il mérite mon amour. A mes yeux il a toutes les qualités pour s'asseoir à côté de vous comme votre gendre. Je n'aurais jamais osé aimer un homme qui porterait ombrage à vous qui êtes à la tête de la gouvernance de ce pays que j'aime aussi puissamment que vous.

Le roi : Entre les bons, les beaux et les merveilleux sentiments cultivés dans notre cœur et les réalités parfois extrêmement dures il y a tout un océan qui les sépare, ma chère Amara. Moi en tant que souverain de ce pays je dois respecter les lois de notre pays. Si je ne fais pas respecter les lois à l'intérieur de ma famille comment pourrais-je demander à mes sujets de les respecter ? Me comprends-tu ?

Amaravathy : Mon cher père, mon cher souverain, je vous comprends c'est pourquoi je vous demande de nous exiler, tout bonnement. Ainsi nous pourrions vivre notre amour ; loin de vous ; sereinement.

Le roi : Ma chère fille, j'ai exilé des couples inter castes, inter classes, inter religieux, il est vrai. Ces couples furent tous d'origine paysanne, modeste, parfois d'origine très pauvre, souvent de basses castes. Je peux ne pas les condamner à la peine suprême, c'est-à-dire, à la peine capitale. Chez eux les mariages inter castes sont tolérés. Dans les familles aristocratiques, royales et dans certaines familles bourgeoises les mariages en dehors de leur cercle social, culturel et culturel sont interdits. Strictement interdits. Les personnes qui ne veulent pas obéir aux lois gravées dans le livre de la Justice de notre pays méritent la peine précitée. Une cruauté n'est-ce-pas ? Je le sais. Je suis obligé d'acquiescer au verdict de la population de notre pays. Ambikapathy et toi, vous vous trouvez dans la catégorie des couples qui n'ont le droit de se marier entre eux. Nous en reparlerons plus tard. Il est l'heure de déjeuner. Dirigeons-nous vers la salle à manger.

Amaravathy : Mon cher père, je n'ai pas faim. Je vous souhaite un très bon appétit. A bientôt !

Le roi va se restaurer. Amaravathy préfère se retirer dans ses appartements.

Le soir après avoir dîné avec son père, après lui avoir souhaité une très bonne nuit Amaravathy prend le chemin de sa chambre à coucher. Une fois dans son lit le sommeil très vite prend possession d'elle. C'est la pleine nuit. C'est la domination de la clarté sur l'obscurité. La princesse rêve : Elle est mariée à Ambikapathy. Elle a seize ans, il en a dix-huit. C'est leur nuit de noces. Sa chère amie Kamaladévi, ses servantes l'habillent pour sa tendre nuit d'amour. Une nuit tant attendue, tant souhaitée, tant cajolée par tous les couples sincèrement amoureux l'un de l'autre. Dans les mariages, même arrangés, de tels couples devraient pouvoir exister. Le jour du mariage ils peuvent découvrir l'amour ; si tous les deux savent ce que c'est aimer. Si tous les deux avaient accepté de devenir mari et femme, sans la moindre contrainte. Amaravathy très bien habillée, maquillée, parfumée est prête pour entrer dans la chambre où déjà se trouve Ambikapathy, depuis une dizaine de minutes. Ses amis les plus intimes et les plus proches l'ont accompagné en plaisantant jusqu'au seuil de la chambre. Il porte un très chic « jiba » chemise typiquement tamoule comme son page. Les couleurs blanche et jaune clair se promènent sur son jibha

et sur son pagne. Ils sont en soie. Amaravathy est en sari rouge et jaune et un corsage rouge. Sari et corsage sont également en soie.

Son amie Kamaladévi et ses suivantes accompagnent Amaravathy jusqu'au seuil de la porte. Elle est plongée, malgré elle, dans cette sorte de pudeur qui fait partie de la très antique culture tamoule. Elles la poussent dans la chambre dans un concert de rires puis s'en vont sans oublier de refermer la porte puis elles tentent de sortir de leur mémoire des histoires drôles, amusantes, galantes sur leur propre nuit de noces. Un grand nombre d'entre elles l'avaient déjà connue, il y a quelques années ou quelques mois. Certaines sont célibataires. Celles qui avaient pu passer leur nuit de noces agréable s'en souviendront toujours. Les autres ont enterré leurs souvenirs parce que leur nuit, à elles, fut un ramassis de contraintes, de baisers à l'arraché et de tristes larmes maitrisées. Elles auraient aimé se mettre en état d'enivrement.

Deva KOUMARANE

A suivre.